

L'ÉPREUVE A LIEU DANS MOINS DE DIX HEURES ET RIEN N'EST PRÊT. Ni la candidate, ni les fiches sur lesquelles elle pourrait s'appuyer, ni les conseillers qui doivent l'aider à se préparer

pour ce débat d'entre-deux-tours où elle affrontera, ce soir, mercredi 3 mai, Emmanuel Macron. L'équipe de campagne de Marine Le Pen a fixé une réunion de dernière minute qui doit avoir lieu chez elle, mais en pénétrant vers 10h30 dans la maison de la présidente du Front national, à La Celle-Saint-Cloud, son conseiller Bruno Bilde n'a trouvé qu'une atmosphère de panique. « Bruno ! Bruno ! Je ne vois plus rien de l'œil gauche ! » Devant elle, un téléphone est branché sur haut-parleur. À l'autre bout du fil, un ophtalmologue recense les symptômes et tente de calmer sa patiente. Éclairs traversant le champ de vision, impression de voir flou, violent mal de tête, le médecin n'a pas mis longtemps à diagnostiquer une migraine ophtalmique. Douloureux mais sans gravité.

Est-ce la peur de se mesurer à ce jeune adversaire qui, dès le premier tour, a pris l'avantage et l'emportera probablement dimanche prochain ? Est-ce la fatigue qui la tenaille depuis des semaines ? « Je n'ai dormi que trois quarts d'heure », soupire-t-elle après avoir racroché. Bruno Bilde en est glacé. En plus de quinze ans de collaboration, « Marine » a surmonté les défaites répétées, les contestations dévastatrices, le poison des divisions familiales, masquant sous sa grosse voix et ses manières de bonne copine les plus grands désarrois. Mais là... Le conseiller ne sait plus comment réagir face à ce visage douloureux. Ils sont seuls dans la grande maison, à un jet de pierre de Saint-Cloud et du domaine familial de Montretout. Les frères Damien et Florian Philippot sont en retard. Louis Aliot ne rejoindra sa campagne que dans l'après-midi. Et la candidate « voit flou, avec des flashes zébrés... ».

« Est-ce qu'on peut encore annuler le débat ? » Bilde a interrogé par SMS un membre de l'équipe de campagne. Impossible. « Et le décaler au lendemain ? » Il faudrait négocier avec cet adversaire que le conseiller qualifiait encore, jusqu'au soir du premier tour, de « bulle médiatique ». D'un geste, la candidate a écarté les solutions proposées. « Piteuse dérobade ! » : ce sont les mots jetés par Jean-Marie Le Pen en 2002, lorsque Jacques Chirac avait refusé le face-à-face de l'entre-deux-tours. Elle l'entend déjà, ce père jamais avare de mots cruels qui se dresse face à elle comme une statue du Commandeur, si elle devait renoncer ! Sa sœur, Marie-Caroline, appelée à la moindre avarie, n'a pas eu besoin de longues explications pour

comprendre : la migraine n'est rien quand plane sur elles l'ombre menaçante de leur père. « On ne change pas ce qui est prévu », tranche la présidente du FN. Après tout, c'est elle qui est censée terrifier ses adversaires sur les plateaux télé. Elle s'en sortira. L'ophtalmologue a d'ailleurs prescrit une liste de remèdes qui devraient lui permettre de tenir.

Aujourd'hui encore, lorsque les proches de Marine Le Pen se remémorent ce duel que personne n'a eu le courage de regarder à nouveau au Front national, ils se rappellent à peine les séances de travail qui l'ont précédé. Ou font mine de ne pas s'en souvenir, pour ne pas endosser le poids de l'échec.

Tout juste ont-ils noté que, ces derniers jours de campagne, alors que leur candidate mettait les bouchées doubles, Emmanuel Macron avait fait relâche. Ses quelques déplacements ont tous eu lieu à moins d'une heure de Paris. Il s'économise. Il récupère. En un mot, l'adversaire se prépare, et personne au Front national ne l'a compris ainsi.

Marine Le Pen, elle, est éreintée. Tous les matins depuis le mois de janvier, la présidente du FN se lève aux aurores pour courir les matinales radios, les meetings et les rendez-vous. Un jour à Moscou, pour être adoubee par Vladimir Poutine. Un autre au Grau-du-Roi, posant pour les photographes sur le bateau d'un pêcheur de daurades. Partie plus tard dans la compétition que la majorité de ses concurrents, la députée européenne a couru un sprint durant lequel elle n'a pas eu le loisir de s'arrêter plus de vingt-quatre heures d'affilée. Les conseillers de Marine Le Pen piochent sans le dire dans le vade-mecum de Nicolas Sarkozy, qui avait si bien su aspirer leurs électeurs en 2007. Annonce de sa mise en retrait de la présidence du FN, enregistrement d'une vidéo adressée aux électeurs de Jean-Luc Mélenchon pour les appeler à se défier du « *banquier Macron* » : leur candidate court, tourbillonne et parvient presque à faire oublier qu'elle n'a obtenu que 21 % des voix au premier tour, bien loin des 28-30 % qu'elle espérait... Avec un tel rythme, elle n'atteindra pas la victoire mais elle espère au moins 40 % des voix au second tour.

SA VISITE SURPRISE SUR LE PARKING DE WHIRLPOOL, À AMIENS, trois jours après le premier tour, ses selfies avec les ouvriers de cette usine menacée de délocalisation, quand le candidat d'En marche ! rencontrait l'intersyndicale dans un bureau, ont grisé son équipe. « C'est l'épreuve de vérité. Quand il y a onze candidats, il est protégé. Là, Macron est en première ligne. Il perd tous ses moyens, ce n'est pas un combattant », assure Philippe Olivier, beau-frère et conseiller de la candidate.

Seulement la chance paraît avoir tourné. Trois jours avant d'être terrassée par cette migraine

qui l'oblige à s'allonger dans le noir, Marine Le Pen s'est levée à 5 heures du matin pour rendre une visite surprise aux ouvriers de l'usine Alteo, à Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône. Las, l'usine ne lui a pas ouvert ses portes. « Des images pourries pour le prix d'un aller-retour en avion », s'agace un dirigeant de la campagne. « On a, et peut-être que j'ai, accepté trop de rendez-vous et de déplacements. Ce n'est pas du fait de Marine, c'est nous qui ne lui avons pas laissé suffisamment de temps », reconnaît après coup David Rachline, son directeur de campagne. La veille du débat, elle s'est encore rendue au sous-sol de l'Hôtel Holiday Inn, près de la gare Montparnasse, à Paris, pour une rencontre avec les membres d'un obscur « collectif des Africains », avec le but avoué de combattre les accusations de racisme qui collent encore au FN. Et là voilà, à quelques heures du débat, assommée de fatigue et somnolente comme ses cinq chats, Jazz, Kerillo, Gavroche, Jusan et Miniminette...

À l'heure du déjeuner, Florian et Damien Philippot sont enfin arrivés et Bilde s'éclipse. Marine Le Pen préfère recevoir ses éminences grises séparément plutôt que les réunir autour d'une même table. Depuis des mois, les deux frères sont accusés d'avoir colonisé le cerveau de la candidate. Florian et Damien Philippot, c'est le « on » et le « off », l'homme des plateaux télé et celui des coulisses, qui a quitté l'IFOP pour mettre son expertise des sondages au service du FN. Le cadet et l'aîné ne sont pas nécessairement les deux faces d'une même pièce. Damien est plus urbain, plus partageur, mieux apprécié. Diplômé de Sciences Po, directeur du pôle argumentaires de la campagne, il a travaillé avec tous quand l'énarque Florian semble souvent se tenir à distance. Après la présidentielle, lorsque Florian Philippot lancera son association Les Patriotes, Damien s'abstiendra d'y adhérer. L'un et l'autre s'accordent cependant sur une certitude : il est possible de réunir à nouveau, en dépassant le clivage droite-gauche, une majorité de Français contre l'Europe, comme lors du référendum de 2005.

Depuis les débuts de la campagne, les deux hommes alimentent Marine Le Pen en conseils techniques et en éléments de langage. Lorsque leur championne paraît flancher sur l'économie, il y a toujours un frère pour la pousser à ne rien lâcher sur la sortie de l'euro, cette monnaie unique qu'ils honnissent. Mais en vérité, sur ce dossier, rien n'est au point.

« Vous nous mettez demain à Bercy et à la Banque de France, et en trois semaines, tout est réglé ! », a coutume de clamer le député européen Bernard Monot. Voire. Dans sa campagne, pour ne pas effrayer des électeurs en majorité hostiles à la sortie...

... de l'euro, Marine Le Pen s'est contentée de parler de « *souveraineté monétaire* » et d'affirmer qu'elle organisera un référendum pour proposer un retour à une « *monnaie commune* ». Depuis, l'alliance signée en moins de deux heures, le 28 avril, avec Nicolas Dupont-Aignan a encore modifié la communication sur le sujet.

La présidente du FN était si heureuse de se trouver pour la première fois un allié politique qu'elle a tout accepté. Moduler la priorité nationale? Accordé. Accepter la scolarisation gratuite des enfants immigrés, même clandestins? Idem. Devant tant de facilité, le jeune Jean-Philippe Tanguy, directeur de cabinet de « NDA », qui avait participé aux manifestations en faveur du mariage gay, a même tenté de réclamer que le FN renonce à abroger la loi Taubira. C'est le seul point sur lequel Florian Philippot a dit non : « *On s'en fout puisque, en vérité, personne ne reviendra en arrière.* » Même sur l'euro, les frères ont accepté la nouvelle formulation de Dupont-Aignan : « *La transition de la monnaie unique à la monnaie commune européenne n'est pas un préalable à toute politique économique.* » Marine Le Pen affirmait pourtant à qui voulait l'entendre que la sortie de l'euro conditionnait « 70 % » de son programme. Qu'importe, l'alliance est à ce prix. Mais elle ne règle pas les questions techniques et les concepts (ECU, serpent monétaire, panier de monnaies, etc.) avec lesquels la candidate a jonglé pendant toute la campagne, sans donner le sentiment de maîtriser son sujet. Que veut-elle vraiment? « *On sort ou pas de l'euro? On revient au franc ou pas?* » « *Il y aura deux monnaies?* » « *Notre dette, elle sera payée en euros ou en francs?* » S'est-elle elle-même posé ces questions avant qu'Emmanuel Macron ne les lui envoie au visage devant 16 millions de téléspectateurs, le soir du débat?

EMMANUEL MACRON, LUI, A SOIGNEUSEMENT OBSERVÉ SON ADVERSAIRE. Depuis plusieurs semaines, son équipe alimente un verbatim de toutes les déclarations de la présidente du FN et l'ancien ministre de l'économie a noté ce qu'il appelle « *sa légèreté technique sur la monnaie* ». Plusieurs fois, lors des débats télévisés entre les cinq puis les onze candidats, le candidat d'En marche! a pu constater comme elle compense ses failles par « *une efficace énergie rhétorique* ». Sur l'attaque, « *Madame Le Pen* », comme il s'applique à la désigner, est une actrice pleine de répartie. Mais, pense Emmanuel Macron, « *elle n'a pas ce jeu de jambes qui permet l'esquive* ».

L'heure tourne, maintenant, et les frères Philippot ont compris qu'il est trop tard pour commencer une révision d'ampleur sur

le sujet. Les économistes de « Marine », Jean-Richard Sulzer ou Philippe Murer, ont bien proposé leurs services, en vain. Dans les chemises bleues, roses, vertes que les deux frères ont apportées se trouvent des notes sur la défense, l'économie, l'immigration. Le directeur de cabinet de Dupont-Aignan, qui a travaillé chez General Electric

reances de presse, ils ont passé en revue le droit du travail, l'Europe, la réforme des retraites. « *Il faut répéter et répéter encore que Macron est le candidat des banques* », glissent les conseillers, comme un leitmotiv.

Un participant a remarqué que Florian Philippot, qui n'avait pas été officiellement associé, a passé son temps à faire des allées et

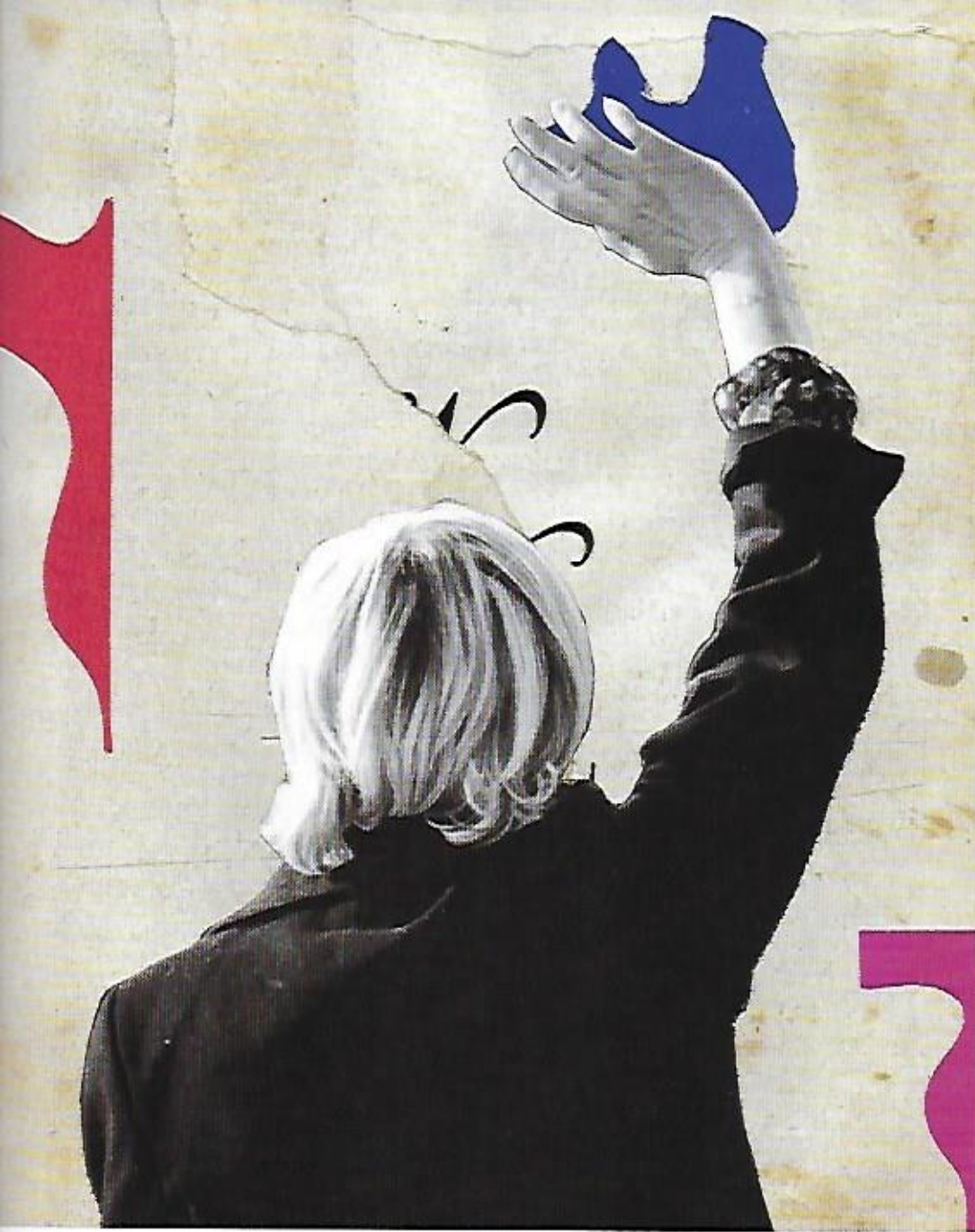
Sur l'attaque, “Madame Le Pen”, comme l'appelle Emmanuel Macron, est une actrice pleine de répartie. Mais, pense-t-il, “elle n'a pas ce jeu de jambes qui permet l'esquive”.

juste avant que le conglomérat américain ne rachète, en 2014, la branche énergie d'Alstom, a fourni une fiche détaillée sur cet épisode controversé. Alors qu'Emmanuel Macron était ministre de l'économie, la vente n'a-t-elle pas entraîné la suppression de 6.500 emplois en Europe pendant que les dirigeants d'Alstom se partageaient 30 millions d'euros de bonus additionnel? Lorsqu'elle fera face à Emmanuel Macron, c'est cette fiche qu'elle sortira, confondant la vente d'Alstom avec celle de SFR.

Pour le reste, Marine Le Pen jette à peine un coup d'œil à la pile de dossiers. La veille, la présidente du FN a déjà suivi une courte séance de travail à « L'Escale », le nom plein de promesses qu'elle a choisi pour ce QG de campagne à deux pas de l'Élysée. Face à elle, une demi-douzaine de membres des Horaces, ce collectif de hauts fonctionnaires, avocats, entrepreneurs mené par Jean Messiha, énarque et docteur en économie, censé apporter un crédit « techno » à la marche du Front national vers le pouvoir. Sébastien Chenu jouait le rôle d'Emmanuel Macron, imitant pour la faire rire un adversaire zozotant : « *Et la Tsétsénie, que dites-vous de la Tsétsénie? Et le gaz de siste?* » Une heure durant, dans la salle réservée habituellement aux confé-

venues, au fond de la salle, pour écouter d'une oreille faussement distraite ce qui se disait. « *C'était une réunion pour ménager les susceptibilités, les dés étaient déjà jetés, veut croire un frontiste. Marine a pris ses habitudes avec deux ou trois personnes qui bossent avec elle depuis des années.* » La réunion avec les Horaces a tourné court. C'est pourtant bien cette seule séance qui va servir de préparation à Marine Le Pen.

Il est 15 heures maintenant, Philippe Olivier prend le relais des frères Philippot dans la maison de La Celle-Saint-Cloud. Regard clair et idées tranchantes, le mari de Marie-Caroline Le Pen, la sœur aînée des filles Le Pen, occupe une place à part dans ce cercle des conseillers. L'ancien « *traître* » parti avec Bruno Mégret lors de la scission frontiste, à la fin des années 1990, est un de ses hommes de confiance depuis une dizaine d'années. Il trouve sa belle-sœur si fatiguée qu'il juge que l'urgence est de la laisser dormir plutôt que lui prodiguer ses bons conseils. L'homme ne reste que cinq petites minutes, pas le temps pour lui de redire tout le mal qu'il pense de la drague des électeurs mélancoliques à laquelle elle s'adonne depuis le premier tour, lui qui pousse au contraire à une union des droites. Pas le temps, non plus, ...



requis. La veille, il avait déjà adressé cette mise en garde dans les couloirs de TF1.

L'après-midi même, les journalistes Jérémy Trotin puis Camille Langlade rapportent l'information en plateau. Le compte Twitter de BFM-TV, fort de ses deux millions d'abonnés, reprend à son tour: «*Macron menace: s'il sera de punching-ball à Marine Le Pen, il quittera le plateau au bout d'une demi-heure.*» Une heure plus tard, Marine Le Pen, dévoreuse de réseaux sociaux, rebondit sur Twitter: «*Si M. Macron ne se sent pas à l'aise, il peut toujours demander à François Hollande de venir lui tenir la main, je ne m'y opposerai pas.*» Le piège vient de se refermer sur elle.

Dans les studios de La Plaine-Saint-Denis où elle arrive la première vers 19 heures, ce soir du 3 mai, Marine Le Pen sourit en voyant la haie d'honneur qui l'attend. Les présidents de TF1 et de France Télévisions, Gilles Pélissier et Delphine Ernotte, le président du CSA Olivier Schrameck, les directeurs de l'information se sont alignés en rang d'oignon pour accueillir les candidats. Elle n'en aime aucun, et surtout pas Delphine Ernotte: «*Cette patronne de gauche!*», cingle-t-elle.

Depuis huit jours, Florian Philippot et David Rachline se sont heurtés à Sylvain Fort, le conseiller d'Emmanuel Macron, pour régler les modalités du débat, sous la houlette du président du CSA. À quelques heures de l'émission, ils n'étaient toujours pas d'accord sur la possibilité de faire des plans de coupe qui doivent permettre de voir les réactions du candidat lorsque son adversaire parle. «*Nous les accepterons pour Emmanuel Macron, vous pas*», a tranché Sylvain Fort, obligeant Florian Philippot à s'aligner. Alors que le candidat Macron a délégué Jérôme Ledoux, le réalisateur de ses meetings, Marine Le Pen a désigné un proche, Sébastien Chenu, pour surveiller, depuis le car-régie, que la charte de réalisation signée par les deux parties stipulant «*des plans d'écoute*» réalisés avec «*parcimonie*» est bien respectée.

Dans sa loge, Marine Le Pen a déposé sa pile de chemises bleus, roses et vertes. «*Bon, par quoi commence-t-on?*», lance-t-elle, comme s'il était encore temps de faire le tri. Ses lunettes griffées de son prénom «*Marine*» sur le nez, la voilà qui rédige le discours d'introduction qu'elle doit prononcer la première puisque le tirage au sort l'a désignée pour démarrer les hostilités. «*Je fonctionne à l'instinct, je sens les trucs ou je ne les sens pas*», a-t-elle toujours affirmé comme en écho à son père qui assurait que l'instinct est la marque des Le Pen, ce clan «*de bonne race*», disait-il avec provocation comme s'il s'agissait de chiens truffiers. Est-ce cet instinct qui a commandé à Marine Le Pen de se ruer dès les premières minutes sur son adversaire? Comme un boxeur qui veut achever un combat par un K-O dès le premier round, elle attaque d'emblée. «*Mondialisation sauvage*», «*paupérisation*», «*précarité*», «*guerre de tous contre tous*»,

... de dévier la candidate de sa trajectoire, celle d'une agressivité sans bornes à l'égard d'Emmanuel Macron.

Cette stratégie n'a pas vraiment fait débat: il faut «*démasquer*» Macron, le «*mettre face à son flou*», lui a-t-on conseillé. «*Il fallait le faire parler et le secouer*», affirme encore, des semaines plus tard, un dirigeant de la campagne. Mais à quel prix?

Les frontistes se leurrent depuis des mois sur leur adversaire, au point d'avoir fini par croire réellement à leurs slogans sur le supposé «*candidat de l'anti-France*», comme cingle l'économiste Philippe Murer. Face à l'inexpérimenté et juvénile candidat de 39 ans d'En marche!, Marine Le Pen semble à leurs yeux bien mieux rompue à l'exercice du débat. L'avocate de 48 ans aime les esclandres cathodiques quand le jeune énarque au phrasé technocratique ponctue chacun de ses raisonnements d'un «*en même temps*» alambiqué. «*On avait vu*

Macron s'énerver en fin de meeting ou sur des plateaux de télévision, on s'était dit qu'on pouvait le pousser dans ses retranchements», raconte après coup un des dirigeants du FN, qui confesse néanmoins: «*Je n'ai toujours pas réussi à identifier qui a conseillé à Marine d'être agressive comme ça.*»

De manière indirecte, c'est Emmanuel Macron qui a dirigé la présidente du FN sur cette voie. Mardi 2 mai au matin, à la veille du débat, le candidat d'En marche! participait à l'émission de Jean-Jacques Bourdin sur RMC et BFM-TV, la chaîne où se narrent, seconde par seconde, les épisodes de la campagne présidentielle. Au sortir du studio, le voilà qui prend un café avec une partie du service politique, certains membres de la direction de la chaîne et son conseiller en communication, Sylvain Fort. «*Si cela vire au pugilat, je quitte le plateau*», affirme-t-il à propos du débat du lendemain, devant des journalistes interdits. Aucun «*off*» n'est

« *communautarisme* » : l'ancien ministre de l'économie est accusé de vouloir faire s'abattre sur la France les sept plaies d'Égypte.

Lorsque Emmanuel Macron l'accueille sur l'euro, elle fait mine de s'agacer : « *Ne jouez pas avec moi à l'élève et au professeur, et en ce qui me concerne ce n'est pas particulièrement mon truc.* » L'élève et le professeur, pas son truc ? L'allusion est à peine voilée. Quelques jours plus tôt, les sympathisants de Marine Le Pen ont relayé une étrange vidéo d'un psychiatre italien, Adriano Segatori, qui dresse un profil psychologique à la fois inquiétant et loufoque du candidat d'En marche !, celui d'un « *psychopathe* » qui aurait subi à l'âge de 16 ans « *une grave agression sexuelle* » de la part de sa professeure de lettre, Brigitte Trogneux, devenue depuis son épouse. « *Pour ceux qui auraient encore un doute, Emmanuel Macron est un psychopathe selon un célèbre psychiatre italien. Regardez bien cette vidéo et partagez un maximum !* », a écrit Frédéric Chatillon, un des meilleurs amis et plus fidèles collaborateurs de Marine Le Pen, sur Facebook le matin du débat.

EN RÉGIE, L'ATMOSPHÈRE N'EST PAS MOINS TENDUE. Par SMS, Sébastien Chenu rapporte à Florian Philippot, resté dans la loge, la moindre mimique de

Michel Field, assis à ses côtés. Puis, tweete : « *@MichelField ricane en régie lorsqu'il écoute @MI.P_officiel citer de Gaulle... Service public partial* ». Chaque plan de coupe montrant Marine Le Pen fouillant dans ses dossiers suscite le rappel à l'ordre du conseiller FN. Le patron de l'information de France 2, proteste, furieux. Il s'est levé, posant la main sur l'épaule de Chenu. « *Emmanuel Macron est en retard sur son temps de parole. Ça aussi, vous allez le tweeter ? - Vous mettez encore une fois votre main sur moi et vous verrez où la mienne se posera !* », menace le futur député.

Sur le plateau, le débat semble devenu incontrôlable. Emmanuel Macron se défend de diaboliser les militants du Front national. « *Je n'ai jamais fait de leçons de morale. Mais je les connais aussi. J'en ai dans ma ville, dans ma région.* » Marine Le Pen l'interrompt, déploie les bras, et ondule comme une magicienne se livrant à d'étranges incantations. « *Regardez, ils sont là, ils sont dans les campagnes, dans les villes, ils sont sur les réseaux sociaux...* » La candidate s'esclaffe, satisfaite de sa parodie de la série *Les Envahisseurs*. En meeting, l'avocate a souvent recours à ces imitations de cabaret qui ravissent son public. Mais les téléspectateurs ne sont pas les militants du Front national. Sur les réseaux sociaux, la scène a été instantanément découpée en un gif

ravageur. En coulisses, son équipe échange frénétiquement des textos désolés. « *Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?* »

Elle coule. Les messages des conseillers qui saluaient au départ son punch s'inquiètent maintenant de sa déroute. Dans la loge, Louis Aliot, le compagnon de la candidate, est sombre. En régie, Sébastien Chenu a les larmes aux yeux. Lorsque Marine Le Pen revient en coulisses, à l'issue de deux heures vingt d'un pugilat jamais vu dans un débat télévisé d'entre-deux-tours, ses amis l'applaudissent, bons camarades. Mais les mines sont fermées, les sourires contraints. « *Ce sera dur de gagner* », souffle seulement Marine Le Pen. À L'Escale, seule la secrétaire de Marine Le Pen ose dire tout haut ce que tous pensent : « *Ce n'est pas ce soir qu'on aura glané des voix.* » C'est bien pire que cela. Les fauves de la politique savent reconnaître une défaite qui s'annonce à d'imperceptibles signes. Des regards fuyants, des électeurs qui se détournent. Le soir même, Marine Le Pen a noté qu'elle ne recevait pas, comme à l'habitude, de messages de félicitations. Ses conseillers ont chargé Louis Aliot de la préparer aux critiques qui ne tarderont pas. Le lendemain, un rapide tour sur les réseaux sociaux lui montre l'ampleur du désastre. Le vendredi, lorsqu'on lui propose une dernière sortie avec Nicolas Dupont-Aignan, elle grince : « *Est-ce qu'il a encore envie de faire quelque chose avec moi ?* » Pour son ultime meeting, dans la Somme, alors que des militants se pressent vers elle, elle lâche : « *Alors, vous venez*

encore voir celle qui a tout raté ? » Le score du second tour sera sans appel : 33,9 % des voix. Plus de deux mois après ce qui ressemble bien à un « *accident industriel* », rares sont les frontistes qui osent démonter la mécanique de la catastrophe. Marine Le Pen veut bien reconnaître devant nous qu'elle a « *souffert d'un manque de préparation, d'un manque de temps. On aurait dû faire ça pendant trois jours, et pas une demi-journée* ». Mais la présidente du FN reste persuadée que l'Histoire lui donnera raison. « *Ceux qui m'ont enterrée à cette occasion devraient être plus prudents*, dit-elle. *Les reproches que j'ai faits à Macron apparaîtront comme une conversation gentille par rapport à ceux qui lui seront faits.* »

Pas question de renoncer à se présenter pour la troisième fois à la présidentielle en 2022, après les cinq tentatives paternelles. « *La politique, ce n'est pas une photo, c'est un film*, affirme-t-elle. *Après son deuxième échec à la présidentielle, on a enterré Chirac, tout le monde voulait sa peau au RPR. Et après 2007, personne ne pariait un kopeck sur Hollande.* » Mais l'ancien monde a-t-il encore cours ? Tant pis si la défaite oblige à des règlements de comptes du moment qu'elle survit. L'autre jour, alors qu'un électeur furieux lui rappelait ce débat raté d'un cruel « *Qu'est-ce qu'on a perdu comme voix !* », elle a fait volte face. « *Eh bien, trouvez-vous une autre candidate* », a-t-elle lâché en lui tapant sur l'épaule comme si elle n'y croyait pas. Puis, elle a tourné les talons et emmené sa petite troupe. ■

“On avait vu Macron s'énerver en fin de meeting ou sur des plateaux de télévision, on s'était dit qu'on pouvait le pousser dans ses retranchements. Mais je n'ai toujours pas réussi à identifier qui avait conseillé à Marine d'être agressive comme ça.”

Un dirigeant du Front national